

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une voix lumineuse
Soleil rauque de Geneviève Letarte

Michel Dufour

Numéro 43, automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39525ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dufour, M. (1986). Compte rendu de [Une voix lumineuse : *Soleil rauque* de Geneviève Letarte]. *Lettres québécoises*, (43), 69–69.

Une voix lumineuse

Soleil rauque

de Geneviève Letarte

Depuis leur création, les éditions de la Pleine Lune se sont donné comme objectif — avec toujours plus d'application d'un titre à l'autre — de rendre vivante, d'incarner la parole des femmes en explorant leur imaginaire, en traçant et restituant, par le fait même, leur véritable identité. *Soleil rauque* de Geneviève Letarte¹ est une oeuvre qui témoigne largement de cette démarche, d'autant plus qu'elle rend compte d'un cheminement très personnel — à l'image du vécu de plusieurs femmes — et débouche sur une parole libérante, pleinement assumée, sans amertume. Ici les mots respirent, les mots éclatent, les mots affirment, les mots vivent, les mots aiment:

La chaleur bourdonne dans les salives suractivées; dialogue aphone, fièvre persévérante, je conjure le sort dans ce désert mal fréquenté, je retire le drap, je fais claquer les portes, mon ventre crie, mon front s'émiette, mes cheveux flambent, il n'en faut pas plus pour régénérer l'âme [...]. (p. 152)

Cette femme — qui tantôt s'investit dans une narration à la première personne, tantôt préfère se regarder vivre et revivre par le biais d'une autre — ce personnage de femme, jamais nommé, fête ses trente ans par une belle journée d'été. Penchée à sa fenêtre comme au bord de l'espoir, elle observe la ville qu'elle respire à fond, aimante, et revoit certains faits marquants de sa vie. Mais ces sauts dans un passé récent sont fugaces, évanescents comme les personnages qui gravitent autour de sa destinée et que l'on oublie vite tellement la narratrice est omniprésente.

En fait, la découverte de soi, les moments de l'appropriation réelle de sa propre autonomie comptent davantage que tous les événements et les êtres qui en sont la cause plus ou moins directe. De ce personnage, donc, on sait qu'il écrit, qu'il «performe», heureux dans ses accès de fièvre et ses délires de beauté. Le contact avec les mots et avec le public lui permet d'actualiser son besoin d'amour, de prolonger le désir — cette nécessité désormais assumée d'embrasser l'humanité — de communier à l'universel, de rejoindre le cosmos, de «caresser la terre entière» (p. 113), le dedans et le dehors réunis, toutes limites dépassées:

Il fallait vivre au coeur des choses, [...] être tellement au coeur des choses que les frontières s'en trouvaient automatiquement éclatées, il n'était plus question de cette lisière, de cette périphérie qui déterminait le dehors et le dedans, il n'était même plus question d'avoir à s'évader, la prison se désagrégait. (p. 107)



Cette femme, qui a brûlé sa vieille peau, lance un appel à la spontanéité, à l'impondérable, à l'imprévoyance. Elle dit oui aux diverses possibilités du hasard, ne refuse plus car elle a librement choisi d'être.

En marge de l'éloge qu'elle fait de l'écriture, de l'amour et de la vie dans son inépuisable foisonnement, elle se permet d'attaquer l'Amérique désésexualisée au sein de laquelle nous évoluons, le féminisme réducteur, la complaisance et le nombrilisme qui sont les deux tares de ce qu'elle nomme «le syndrome québécois» (p. 50). Puis, sans pudeur, elle mord à belles dents dans la notion de pays (dont on n'avait pas entendu parler depuis...) pour mieux dénoncer l'inertie qui nous frappe, les relents passés balisant notre prétendu sentiment de sécurité et, surtout, notre manque d'énergie à vivre le présent.

Alors le pays est à l'état neutre et ceux qui y vivent aussi; ils n'ont ni chaud ni froid, ils ne veulent pas se faire bousculer. Mon pays se meurt de peur et d'ennui, il se plastifie à toute allure, il n'arrête pas de se faire remonter la face, il finira par n'avoir plus un pouce de vraie peau. (p. 138)

Il va sans dire que, dans cette quête du salut individuel, tout misérabilisme, toute complaisance dans la douleur sont balayés. L'écriture de Geneviève Letarte nous communique sa plénitude, nous transporte, nous «transborde». Elle nous insuffle sa fougue, sa poésie éclatée. Pour le lecteur, elle est imaginante, rassurante, lumineuse.

En somme, l'auteure est restée fidèle (est-ce une influence consciente?) aux préceptes chinois qu'elle livre à la fin de son roman, principes selon lesquels «l'artiste doit éprouver l'unité de son objet en éprouvant l'unité cosmique» et «adhérer à son sujet mais ne jamais se confondre avec lui» (p. 174). *Soleil rauque* nous en donne une illustration plus que significative. □

Michel Dufour

1. Geneviève Letarte, *Soleil rauque*, Éditions de la Pleine Lune, Montréal, 1986, 176 p. L'auteur a publié chez le même éditeur un premier roman intitulé *Station Transit* (1983).